

Docteur Jacques LACAN.

SEMINAIRE

du

Mercredi 2 Mai 1956.

ils aiment ^{ainsi} leur délire comme
ils s'aiment eux-mêmes, tel est le secret

" Sie lieben also den Wahn wie sich
selbst das ist das Geheimnis" ^{3/}

Cette phrase est recueillie dans les lettres à Fliess, dans lesquelles on voit étonnamment s'ébaucher les thèmes qui apparaîtront successivement dans l'oeuvre freudienne, et là les choses apparaissent quelques fois avec un relief singulier. Il n'est pas dit que nous n'aurions pas le ton de Freud, même si nous n'avions pas ces lettres.

J'essaierai le 16 Mai, d'atteindre et de vous représenter le ton de Freud, qui n'a jamais fléchi et qui n'est pas autre chose que l'expression même de ce qui oriente, qui vivifie cette recherche, je veux dire qu'en 1939 encore, quand il écrit "Moïse et le monothéisme", on sent que cette interrogation passionnée qui a été en somme de bout en bout celle de Freud, n'a pas baissée et que c'est toujours de la même façon acharnée presque désespérée, qu'il s'efforce de définir et expliquer comment il se fait que l'homme dans sa réalité, dans la position même de son être, se trouve aussi dépendant de ces choses pour lesquelles il n'est manifestement pas fait et qui est là, dans le "Moïse", parfaitement dit et nommé, qui s'appelle la vérité.

J'ai relu "Moïse et le monothéisme" à dessein de préparer une sorte de présentation qu'on m'a chargé de vous faire de la personne de Freud. C'est bien là quelque chose où il me semble qu'on peut trouver une fois de plus la confirmation de ce que j'essaie ici de vous faire sentir, à savoir, le problème central de l'analyse, qui est absolument séparable d'une question fondamentale sur la façon dont la vérité entre dans la vie de l'homme, la vérité dans cette dimension mystérieuse, implicite, dont rien, en fin de compte, ne peut permettre décidément.

saisir l'urgence ni la nécessité, puisque l'homme s'accommode facilement de la non-vérité, mais qu'il y a une toute spéciale difficulté à en user

Vous verrez que j'essaierai de vous montrer comment c'est bien là encore la question centrale qui jusqu'au bout le saisit et le tourmente à propos des questions sur "Moïse et le monothéisme".

Ce petit livre en donne le témoignage toujours vivant. On se le geste qui renonce et la figure qui se couvre. Il est vraiment accepta la mort et il continue. Et on ne voit aucune autre raison dans le texte même de cette interrogation renouvelée autour de la personne de Moïse, autour de l'hypothétique peur de Moïse, si ce n'est toujours comment et par quelle voie, par quelle entrée, la dimension de la vérité entre-t-elle dans la vie de l'homme ? La réponse de Freud, c'est par l'intermédiaire de quelque chose qui est l'essence, la signification dernière de l'idée du père.

Et pour qu'elle entre d'une façon vivante dans l'économie de l'homme, il faut une condition spéciale, c'est à dire que le père soit lié d'une réalité sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue n'indique à proprement parler la fonction, la présence du père, la dominance du père.

Comment cette vérité du père, comme procréant de la notion de paternité, cette vérité qu'il appelle lui-même spirituelle, vient-elle à être promue au premier plan ? La chose n'est pensable que par l'intermédiaire de ce drame qui l'inscrit dans l'histoire jusque dans la chair des hommes, par l'intermédiaire de cette espèce de réalité anté-préhistorique qui veut dire à l'origine de toute histoire, qu'est la notion de la mort du père, mythe bien évident, mythe bien mystérieux, impossible à éviter dans la cohérence de la pensée de Freud, manifestement mythique. Pourtant, il y a là cette notion de la mort, du meurtre du père, quelque chose de voilé.

Et tout notre travail de l'année dernière doit maintenant venir ici confluer, nous faire entendre que, entre ce meurtre, qu'il faut bien entendre comme quelque chose qui est vraiment inscrit, on ne peut repousser le caractère inévitable de l'intuition freudienne. Les critiques ethnographiques portent à côté. On sent que ce dont il s'agit dans la pensée de Freud, c'est de la dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie, un dépassement intérieur de l'être humain, le symbole du père.

Mais d'autre part quelque chose doit bien être éclairé par là sur la nature du symbole lui-même, c'est là que nous avons rapproché

l'essence du symbole, très précisément, et plus précisément que tout, du caractère signifiant du symbole, quand nous l'avons situé au même point de la genèse que l'intervention de l'instinct de mort. C'est une seule et même chose que nous exprimons, c'est vers un point de convergence que nous tendons, c'est la question de ce que signifie essentiellement le symbole dans son rôle signifiant de la fonction originelle, et originelle initiatrice, dans la vie humaine, de l'existence du symbole; et d'abord en tant que signifiant pur.

C'est là la question à laquelle nous ramène cette année notre étude des psychoses.

Cette phrase que j'ai mise là est caractéristique du style de Freud, en ce sens qu'il parle dans cette lettre des différentes formes de défense, les formes trop classiques, trop usées, dans notre usage de notre de défense, comme si c'était en soi quelque chose de si facile à concevoir pour ne pas nous demander en effet: qui se défend? qu'est-ce qu'on défend et contre quoi on se défend? Et on s'apercevrait que toute la défense en psychanalyse porte sur la défense d'un mirage, d'un néant, d'un vide, et contre tout ce qui pèse et existe dans la vie, et bien entendu cette dernière énigme est en quelque sorte voilée par le phénomène lui-même au moment précis où nous le saisissons, où des formes diverses telles qu'il résulte dans cette lettre, et qui nous montre la première fois d'une façon particulièrement claire les différents mécanismes des névroses et des psychoses.

Néanmoins au moment d'arriver à la psychose, il s'interroge, il est saisi comme par une énigme plus profonde qui le frappe plus dans l'intérieur du phénomène de la psychose. Il dit:

"pour les paranoïaques, pour les délirants, pour les psychotiques ils aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes."

Il y a là un écho, auquel il faut donner son poids plein, qui est identique à ce qui est dit dans le commandement/:

"^e aimez votre prochain comme vous-mêmes."

C'est bien là l'accent qu'a cette phrase, avec ses échos littéraires. C'est le mystère, le sens du mystère. C'est quelque chose qui ne manque jamais, qui est à la fois le départ, le milieu et la fin dans le passé de Freud.

Je crois qu'à le laisser se dissiper, nous perdons l'essence de la démarche même sur laquelle toute analyse doit être fondée. Si nous le perdons un seul instant, nous nous perdons à nouveau dans une nouvelle

forme de mirage.

Le point essentiel sur lequel Freud insiste est ceci, ce saisissement, cette révélation qu'il y a dans la pratique à avoir une humilité, la perception, le sentiment profond qu'il y a au que dans les rapports du sujet psychotique à son délire, il y a quelque chose qui dépasse tout ce qu'à ce moment là il peut encore saisir dans ce qu'on peut appeler littéralement le jeu du signifié, le jeu des significations, le jeu de ce qui nous plus tard, nous appellerons les pulsions de Id, et qui est cette sorte d'affection, d'attachement, d'essentielle présentification de quelque chose dont pour nous le mystère reste presque entier, qui est que le délirant, le psychotique, aime, tient à son délire comme à quelque chose qui est soi-même.

C'est là qu'avec ce mouvement, cette tonalité, cette vibration nous devons revenir à ce quelque chose que j'essayais d'aborder la dernière fois en vous disant que nous n'allions chercher dans la phénoménologie de ces phénomènes, qui sont des hallucinations prétendues telles parlées dans cette structuration progressive d'un certain rapport allié au langage qui se présente d'une façon ouverte, d'essayer de voir quelle est vraiment la fonction économique que peut prendre ce rapport de langage dans la forme, dans l'évolution de la psychose.

Je voudrais partir de quelques données qui sont les phrases que Schreber nous dit entendre, et qui sont celles qu'il entend de la part de ces êtres intermédiaires qui sont divers dans leur nature, ces vestibules du ciel, ces âmes décédées ou ces âmes bienheureuses, ou toute ces formes ambiguës d'êtres en quelque sorte dépossédés de leur existence d'ombres, d'êtres, plutôt que d'êtres qui sont les porteurs des voix, et qui interviennent dans sa vie avec ce discours continu, et qu'il reprend dans d'autres chapitres en montrant les formes spéciales.

... " Je veux me rendre à l'évidence, que je suis bête, et les voix s'arrêtent. Ils doivent être exposés... ou adonnés à des débauches voluptueuses. Je veux d'abord réfléchir".

Puis arrêt!

Nous dirons que la partie de la phrase qui est pleine, où sont les "mots-noyaux", comme s'exprime le linguiste... n'est pas ressentie comme hallucinatoire. Il est impliqué, et c'est exprès, que la voix s'arrête pour imposer, pour suggérer, pour forcer le sujet dans ce thème, qui est le mot, qui est la signification dont il s'agit dans la phrase.

... " Maintenant, c'est le moment qu'il soit maté! "

Voilà un mot impliqué beaucoup plus frappant, qui a poids significatif. Pourtant très précisément, notre sujet nous signifie qu'il n'est pas halluciné. Il est mis en quelque sorte dans le porte-à-faux, dans ce qui reste au-dessus du vide, de la phrase partie qui est grammatique ou syntaxique, qui est faite de mots auxiliaires, ou de mots conjonctifs, ou de mots adverbiaux, faite de mots vides, mais de mots articulatoires.

Après cela est impliqué ce qui doit être imposé à la pensée du sujet par ce qui est verbalisé d'une façon subite, comme une action extérieure, comme une phrase de l'autre, comme une phrase de ce sujet à la fois vide et plein et que j'ai appelé "l'entrejet" du délire. Ce qui est impliqué dans la fin, c'est ce qui est le mot-noyau, ce qui donne un sens, la signification. Là encore, cela fait allusion à quelque chose qui dans la langue fondamentale est parfaitement situé.

..." C'en est donc maintenant trop d'après la conception des âmes

Or, la conception des âmes, c'est quelque chose qui a toute sa fonction dans ce qui est verbalisé par des instances un peu supérieures, selon Schreber, à ces sortes de sujets porteurs des ritournelles porteurs des mots qu'il appelle "serinés, appris par cœur..." c'est à dire des mots qu'il considère comme très vides.

Eh bien le " " est une partie qu'il a conçue comme étant une dimension essentielle du commentaire dont il est le sujet perpétuel. La conception des âmes fait allusion à ces notions fonctionnelles qui décomposent ces diverses pensées dans une diverse forme de style qui crée une espèce de psychologie délirante à l'intérieur de son délire. Ces voix qui l'interpellent ont une certaine psychologie dogmatique. Elles lui expliquent comment ses pensées sont faites. Cette sorte de phénomène fonctionnel, c'est cela qui est désigné.....

de ce qu'apporte simplement un élément purement signifiant vers quoi je vous mène en insistant sur une espèce d'accentuation de la liaison signifiante comme telle.

Je vais d'ailleurs y revenir.

Ce qui exprimé dans la forme hallucinatoire, c'est la formulation d'un manque comme tel. Et après cela ce qui est impliqué, qui n'a pas donné à voix haute dans l'hallucination, c'est

"la pensée principale".

De sorte qu'en somme je dirai presque que ce n'est pas autre chose que ce ...

Le vécu délirant du sujet lui-même nous donne dans la

phénomène son essence. Il est indiqué par lui dans le phénomène vécu de l'hallucination que nous appellerons ou non ici élémentaire, que ce qui me manque c'est justement la pensée principale, ce qui veut dire :

" nous, les rayons, nous manquons de pensée",
c'est à dire ce qui signifie quelque chose.

Si nous prenons l'ensemble de ces textes subis, de ce qui nous donne le matériel, la chaîne, si on peut dire, du délire, ce avec quoi le sujet nous paraît d'une façon très ambiguë à la fois l'agent et le patient mais si incontestablement lui est tout autant donné qu'il ne l'organise, ce qui est incontestablement beaucoup plus subi, plus structuré la constitution n'apparaissant, c'est quelque chose d'essentiel, c'est qu'assurément si le délire se présente enfin comme produit, fini, quelque chose qui peut jusqu'à un certain point se qualifier de folie raisonnante, il est clair que l'articulation que nous appelons raisonnante dans ce sens qu'elle est logique, par certains côtés, qui est sans faille du point de vue d'une logique secondaire, néanmoins, si elle arrive à une synthèse de cette nature ce n'est pas à un moindre problème que son existence même, c'est à savoir que cela se produise au cours d'une genèse qui, à partir d'éléments qui en eux-mêmes sont peut être gros de cette construction, mais qui se présentent comme quelque chose de formé, voire d'énigmatique dans leur forme originale, C'est de cette forme originale à laquelle nous nous arrêtons quand nous attachons à ces éléments proprement hallucinatoires qui vont structurer le phénomène du délire dans ce qu'on peut appeler une première phase, à proprement parler, non pas première phase absolument de la maladie, puisqu'on peut dire qu'il y a, en somme, après les quelques mois d'incubation (sur lesquels nous reviendrons), après les quelques mois pré-psychotiques ou le sujet est dans un état profondément confusionnel où se produisent ces phénomènes de déclin du monde extérieur, de crépuscule du monde, qui caractérisent le début d'une période délirante, il y a un moment quelques mois après le début, vers la mi-mars 1894 (alors que c'est mi-novembre qu'il est entré dans la maison de Flessing), c'est là que commencent ces phénomènes hallucinatoires, ces communications verbalisées, qu'on attribue à des niveaux, à des échelons divers de ce monde, qui alors restructurent ce monde fantasmatique fait de ces deux étages d'une réalité divine, qu'il appelait le royaume de Dieu antérieur et postérieur, puis de toutes sortes d'entités, qui sont dans une voie plus ou moins avancée d'accès, ou d'intégration, ou de résorption, dans cette réalité divine, et qui sont précisément celles qui, dans un sens opposé à ce qu'il appel

" l'ordre de l'univers", notion tout à fait fondamentale dans la structuration de son délire, au lieu d'aller dans cette voie de réunification, ou cette réintégration à l'Autre absolu, qui apparaît alors à la limite être ce personnage divin qui surgit de son expérience délirante, vont à l'inverse dans le sens contraire s'adjoindre à lui-même, s'attacher à lui-même; et ceci selon des formes qui varient autour de l'évolution du délire depuis les formes très transparentes à l'origine de ces phénomènes délirants, où en quelque sorte nous voyons exprimé en clair dans l'expérience vécue de Schreber ce phénomène singulier de l'introjection, il dit à un moment que l'âme de Schreber lui entre par là, où il est dit que cela ressemble à une espèce de semblable à ceux d'une toile d'araignée qu'il y a là quelque chose qui lui est assez près (?) pour lui être insaisissable, que les choses ressortent parfaitement par sa bouche.

Nous avons là une sorte de schéma vécu de l'introjection, qui est quelque chose de tout à fait frappant, qui manquera plus tard, qui s'effacera ou s'atténuera, se polira sous une forme beaucoup plus spiritualisée.

En fait il sera de plus en plus sujet à plus ou moins d'intégration de cette parole ambiguë, qui se présente dans son aspect essentiellement énigmatique, interrompu, et avec laquelle il fait corps, et à laquelle de tout son être il donne la réponse, qu'il aime littéralement comme lui-même, qui devient l'élément essentiel, sa relation à un autre.

Il reste, à partir de ce moment, tout entier intégré à ce phénomène qu'on peut à peine appeler dialogue intérieur, puisque, précisément, c'est autour de la notion et de l'existence de l'autre que se situe toute la signification de cette prééminence du Je signifiant comme tel, de plus en plus vidé de signification.

Quelle est la signification de cet envahissement du signifiant qui va de plus en plus se vider de signifié, à mesure qu'il occupe plus de place dans l'économie interne, dans la relation libidinale fondamentale, dans l'occupation, dans l'investissement total de tous les moments et de toute capacité de tous les désirs du sujet ?

Je me suis arrêté un instant sur toute une série de ces textes qui se répètent, il serait fastidieux de vous les dérouler tous ici. Il y a quelque chose qui est tout à fait frappant, c'est que même dans les moments où il s'agit de phrases qui à la limite peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui puisse ressembler à ce que nous appelons

une métaphore.

Il y a quelque chose qui caractérise toutes ces phrases déli-
rantes, et je vous prie d'essayer là de vous introduire à un ordre d'int-
rogation qui est celui sur lequel votre attention n'est jamais attirée.
La métaphore n'est pas la chose du monde dont il soit le plus facile de
parler. Bossuet a dit que la métaphore était une comparaison abrégée.
Chacun sait que ceci n'est pas entièrement satisfaisant, et je crois, à
la vérité, qu'aucun poète ne l'accepterait. Quand je dis "aucun poète",
c'est parce qu'en somme ce ne serait pas une mauvaise définition du styl-
poétique en tant que telle que de dire qu'il commence à la métaphore et
que là où la métaphore cesse, la poésie aussi. Ce n'est pas si facile à
saisir.

"Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse" (Victor Hugo).
Voilà une métaphore. Où saisissons-nous que c'est une métaphore ? Ce n'e-
certainement pas une espèce de comparaison latente, ce n'est pas de même
que la gerbe s'aparpillait volontiers entre les nécessités, de même notre
personnage n'était point avare, ni haineux. Effectivement il n'y a pas d
tout de comparaison. Mais identification, je dirais que la dimension de
la métaphore est quelque chose qui certainement pour nous doit être moins
difficile d'accès que pour quiconque d'autre, à cette seule condition qu
nous connaissions comment nous l'appelons. Habituellement nous appelons
cela identification. Et nous sommes même à proprement parler dans tout
l'usage que nous faisons du terme symbolique amenés ~~à~~ justement à réduire
le sens du terme symbolique, en somme, à désigner la dimension métaphori-
que de l'usage du symbole. C'est à dire le fait qu'une signification est
la donnée qui domine, infléchit, commande l'usage du signifiant d'une
façon telle qu'elle renonce à toute espèce de connexion pré-établie, je
dirais lexicale. Car rien de véritablement dans l'usage du dictionnaire n
peut un seul instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et en-
core moins haineuse. Il est également évident à fait clair que si l'usage
de la langue est quelque chose qui prête à signification, c'est très exa-
ctement à partir du moment, et seulement à partir du moment où l'on peut
dire "sa gerbe n'était pas avare ni haineuse", c'est à dire au moment où
la signification domine, entraîne, arrache le signifiant à ces connexions
lexicales.

C'est l'ambiguïté du signifiant et du signifié, et par là le
maximum avec dominance du signifiant. D'ailleurs il est tellement domina-
que c'est précisément ce qui dissimule que sans la structure signifiante

c'est à dire sans l'articulation prédicative, sans cette distance maintenue entre le sujet et ses attributs, qui fait que la gerbe est qualifiée d'avare et de haineuse, qu'il y a des phrases prédicatives, il y a une syntaxe, il y a un ordre primordial de signifiant, grâce à quoi on peut maintenir le sujet séparé, différent de ses qualités, n'ayant plus aucune espèce d'usage de la métaphore, qu'en d'autres termes il est tout à fait exclu qu'un animal fasse une métaphore, encore que nous n'ayons aucune raison de penser qu'il n'ait pas aussi l'intuition de ce qui est généralement plein d'effusion, ce qui peut lui accorder facilement et en abondance ce qu'il désire. Mais ceci justement dans la mesure où il n'a pas l'articulation de signifiant, le discursif, ce quelque chose qui n'est pas simplement signification avec ce qu'elle comporte d'attrait ou de répulsion, mais qui est alignement de signifiant, c'est justement dans la mesure où il n'a pas cet aliment qu'aussi la métaphore est impensable dans la psychologie purement animale de l'attraction, de l'appétit et du désir.

Cet usage, cette phrase du symbolisme qui s'exprime dans la métaphore, dans une relation que nous appellerons la similarité, cette similarité qui est manifestée uniquement par la position; en d'autres termes, que ce soit la gerbe qui soit sujet de ce avare et de ce haineux c'est par là que la gerbe est identifiée à Booz dans son manque d'avarice et sa générosité. La gerbe est littéralement identique au sujet, au personnage de Booz, dont il s'agit. Et cette dimension de similarité, qui est assurément ce qu'il y a de plus saisissant, ce qu'il y a de plus frappant dans l'usage significatif du langage est quelque chose qui domine tellement toute notre appréhension du jeu du symbolisme que c'est cela qui marque pour nous l'existence de l'autre dimension; c'est à savoir de ce qui est aliment syntaxe, ce qui fait par exemple que cette phrase perd toute espèce de sens si nous brouillons les mots dans leur ordre. Ceci nous est masqué quand nous parlons de symbolisme. Nous omettons l'autre dimension qui est très précisément liée à l'existence du signifiant comme tel et de l'organisation du signifiant comme tel.

Il y a une chose qui à partir de là ne peut tout de même manquer de nous frapper, c'est que certains troubles des appareils qui s'appellent nommément les aphasies, si nous les renvoyons à la lumière de cette perspective d'opposition de ces rapports que j'ai appelés les rapports de similarité, ou de substitution, ou de choix, aussi de sélection ou de concurrence, bref de tout ce qui est de l'ordre du synonyme où cette dimension s'oppose à l'autre dimension; celle que nous pouvons appeler de continuité, d'alignement, d'articulation, de coordination, en tant que syn-

en tant que coordination du signifiant. Il est tout à fait clair que l'opposition classique de ce qu'on appelle les aphasies sensorielles et les aphasies motrices, qui est depuis longtemps plus que critiquée, est quelque chose qui se coordonne d'une façon infiniment plus saisissante dans cette double perspective des rapports de similarité d'une part, et des rapports de continuité d'autre part. Les deux ordres d'altérations, de troubles du langage, dont il peut s'agir dans l'aphasie s'ordonnant selon ces deux perspectives.

Vous connaissez tous l'aphasie de vérité... Vous voyez cette aphasie qu'enchaînait une suite de phrases dont le caractère extraordinairement... du point de vue grammatical. Vous y verrez précisément tous les mots conjonctifs, adverbiaux. Il vous dira "oui, je comprends... Hier, quand j'étais là-haut, déjà il a dit, et je voulais, lui ai dit : ce n'est pas ça, la date, non pas tout à fait, pas celle-là

C'est à dire que vous aurez un sujet qui montre une maîtrise de tout ce qui est articulation, organisation, subordination et structuration de la phrase, qui très précisément restera à côté, ça restera devant la vocalisation de ce qui sera ce quelque chose dont vous ne pouvez pas un seul instant douter, qu'il est présent, qu'il concerne un point autour duquel le sujet proteste, mais dont il a très peu de doute qu'il ne proteste à bon escient, ce quelque chose qu'il n'arrive pas à donner, c'est à proprement parlé ce qui est visé par la phrase; il n'arrivera pas à lui donner l'incarnation verbale. Mais autour de ce qui est là visé, il pourra développer tout une frange de verbalisation syntaxique, qui est dans sa complexité, dans son noyau d'organisation, dans son côté élevé quelque chose qui est certes loin d'indiquer une perte d'attention du langage. C'est dans la mesure où à l'intérieur de cela vous voudrez le porter jusqu'à la métaphore, où vous voudrez le poser à l'usage de ce que... appelle le "métalangage" c'est à dire le langage fondé sur son langage, que vous y échapperez totalement.

Il ne s'agit pas là bien entendu de faire la moindre comparaison entre un trouble du type... et ce qui se passe chez nos psychotiques mais d'y trouver une analogie, de nous apercevoir que quand notre sujet entend - car ce n'est pas lui qui le dit - que quand notre sujet entend : factum est, et que cela s'arrête... Il y a là un phénomène qui manifeste au niveau de ce que j'ai appelé les relations de similarité, par opposition aux relations de continuité, qu'il y a une raison pour laquelle, de même que chez l'aphasique, le..... ce sont les relations de continuité qui

DOMINANT? par absence, défaillance de la fonction d'équivalence significative, c'est à dire d'équivalence par voie de la relation de similarité.

Nous constatons que c'est au même niveau, sans doute pour des raisons différentes, mais nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de cette analogie tout à fait frappante pour nous poser la question, pour nous permettre de définir et d'opposer aussi, sous la double rubrique de la similarité, par rapport à la continuité, ce qui se passe chez ce sujet délirant hallucinatoire.

En d'autres termes, la dominance, ce qui vient au premier plan dans le phénomène hallucinatoire, à savoir le phénomène de continuité, on ne peut tout de même pas mieux le mettre en évidence que dans ces faits de parole interrompue et de parole ininterrompue, qui est très précisément donné, c'est à dire investie, chargée, disons libidinalisée. Car c'est cela qui impose au sujet la phrase intérieure comme quelque chose qui tout d'un coup pour lui devient une phrase-type qui lui est imposée. C'est la partie signifiante, c'est la partie grammaticale, c'est la partie qui garde à l'état le plus accentué, qui n'existe que par son caractère signifiant, que par son articulation, que par son aliment, que par sa fonction essentiellement de signifiant, c'est celle-là qui prend le plus d'importance. C'est celle-là qui devient un phénomène qui s'impose dans le monde extérieur.

En d'autres termes, cette sorte de dominance du côté phénomène de continuité dans le phénomène, parlé sur le phénomène de similarité, qui se produit par un phénomène de carence chez l'aphasique, par ce mot qui est le sujet... il y a quelque chose qui l'empêche d'accéder, parce que quelque chose dans la fonction du langage est tel.

N'essayons pas de matérialiser cela plus. Il ne peut pas venir au fait, venir au mot même de ce qu'il vaut dire, de ce qu'il a l'intention de dire. Et ce qui domine chez lui, c'est cette sorte de discours en apparence vide qui, chose curieuse, même chez les sujets les plus expérimentés, les neurologues qui se présentent à l'examen déclenchent toujours une espèce de rire gêné, ce personnage qui est là, à se servir d'immenses bla bla bla extraordinairement articulés, quelques fois riches d'inflexions, mais qui ne peut jamais arriver au cœur de ce qu'il a à communiquer à ce moment là.

Qu'il y ait quelque chose d'analogie dans la décompensation, dans le déséquilibre, dans l'accentuation, dans l'apparence du phénomène que j'appelle alternativement d'alignement, de syntaxe, de contiguité, de

signifiant.... en fin de compte que ce soit cela qui vienne au premier plan dans le phénomène hallucinatoire, que ce soit cela autour de quoi s'organise tout le délire, c'est quelque chose, un fait premier autour duquel nous ne pouvons pas ne pas poser toute la question de la signification de la psychose, à partir du moment où nous nous sommes introduits à cette idée de l'égal importance dans tout phénomène sémantique du signifiant et du signifié, dans le fait que c'est toujours le signifié que nous mettons au premier plan de notre analyse, parce que c'est assurément ce qu'il y a de plus séduisant qui au premier abord nous apparaît dans la dimension propre de l'investigation analytique et de l'investigation symbolique; mais qu'à méconnaître le rôle essentiel, le rôle médiateur, primordial du signifiant, et à méconnaître que c'est ce signifiant qui est en réalité l'élément-guide, non seulement nous déséquilibrons toute la compréhension vraiment originelle des phénomènes, par exemple, névrotiques eux-mêmes, de l'interprétation des rêves elle-même, mais nous nous rendons absolument incapables de comprendre ce qui se passe dans les psychoses.

J'y insiste, si une partie de l'investigation analytique, une partie qui est une partie tardive, dernière, celle qui concerne l'identification et le symbolisme, dont nous faisons un usage constant, nous n'imaginons pas à quel point partiel et partial elle est du côté de la dimension de la métaphore, dites-vous bien que l'autre côté, celui de l'articulation en tant que phénomène d'alignement, de contiguïté, de contact avec ce qui s'y ébauche de primordial, de structurant, d'original, d'initial dans la notion de causalité, l'autre forme typique extrême, exemple de la figure de rhétorique qui ici va s'opposer à la métaphore a un nom, elle s'appelle la métonymie. C'est à dire la substitution à quelque chose qu'il s'agit de nommer alors par là nous sommes au niveau du nom. C'est quelque chose qui en est le contenant ou la partie, ou quelque chose qui est en connexion avec, qui est autre chose, ça se voit très bien dans l'usage des mots associés, par exemple, si vous usez de la technique de l'association verbale, telle qu'on en use au niveau du laboratoire, de la façon la plus simple, si vous proposez au sujet un mot comme "hutte". Il y a plus d'une façon d'y répondre.

Il y a des façons qui sont dans le registre de la contiguïté je peux vous répondre : hutte peut vouloir dire: brûlez-la. Il ébauche une phrase. Il peut aussi vous donner toutes sortes de mots qui peuvent être mis à la place du mot hutte. Il peut vous dire le mot mesure ou cabine; c'est à dire qu'il y a là l'équivalent synonymique. Un tout petit peu

plus loin nous irons à la métaphore. On peut appeler cela un terrier, par exemple. Mais il y a aussi un autre registre, qui est celui par exemple du mot chaume. Ce n'est déjà plus tout à fait la même chose. C'est la partie de la hutte, on peut à la rigueur parler d'un chaume ou d'un village composé de trois chaumes, pour dire de trois petites maisons. Vous sentez bien qu'il y a quelque chose qui est d'une autre nature. Il s'agit d'évoquer. Le sujet verra sortir le mot saleté (?) ou le mot pauvreté, pour vous apercevoir que là nous ne sommes plus dans la métaphore, mais que nous sommes dans la métonymie.

Cette opposition fondamentale de la métaphore et de la métonymie est quelque chose qui est ici important à mettre en relief. Pourquoi. Parce que dites-vous bien que dans tout ce que Freud a mis en relief originellement dans les mécanismes de la névrose ou dans les mécanismes des phénomènes marginaux de la vie normale, du rêve, ce ne sont pas les dimensions métaphoriques, ni d'identification qui dominent. C'est très précisément le contraire, à savoir que ce que Freud appelle la condensation c'est ce qu'on appelle en rhétorique la **métaphore** et ce qu'on appelle le déplacement, c'est ce que je viens de vous expliquer en vous parlant de la métonymie. C'est à dire qu'en dehors de l'existence et de la structuration du signifiant comme tel, de l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, ces phénomènes en tant qu'ils sont là présents dans la névrose, en tant qu'ils sont les instruments avec lesquels le signifiant disparu s'exprime, cette existence du signifiant comme tel est absolument décisive. Et c'est pour cela qu'en défendant et en ramenant au premier plan l'intérêt, l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ de l'expérience de la découverte freudienne.

Nous reprendrons la question en voyant pourquoi cette mise au point de la question, ces jeux de signifiant qui finissent par occuper, par investir le sujet tout entier dans la psychose, qu'est-ce que cela nous suggère comme mécanisme, puisqu'aussi bien ce n'est pas du mécanisme de l'aphasie, dont il s'agit dans ce cas. Bien entendu c'est d'un certain rapport à l'autre comme manquant, comme déficient qu'il s'agit. C'est autour de la relation du signifiant comme tel avec les différents étages de l'altérité, cet autre imaginaire et cet autre symbolique, que nous avons posé au début de notre discours cette année, comme étant la structure essentielle de la relation à l'autre.

C'est autour de cela que nous pourrions voir s'articuler cette dominance, cette venue au premier plan, cet envahissement, cette véritable intrusion psychologique du signifiant comme tel, qui s'appelle la psychose.

§§§§§§§§§§§§

137

137

